

en guise de conclusion

RÉVOLUTIONS 2.0?

Ce volume était déjà achevé quand, le 17 décembre 2010, Mohammed Bouazizi se suicida par le feu. Cette mort tragique va être considérée *a posteriori* comme le coup d'envoi des révolutions arabes, qui donnent à ce livre une raison d'être supplémentaire et une très forte actualité. On a pu en effet parler à leur propos de « révolutions Facebook », « révolutions 2.0 », « révolutions numériques », désignant ainsi le rôle qu'ont joué le web et les médias sociaux, Twitter et Facebook notamment, dans leurs genèses et leurs déroulements. Il est bien entendu que ces manières de nommer sont réductrices, que les révolutions arabes sont le produit d'évolutions complexes, voire le point d'orgue de luttes sociales beaucoup plus traditionnelles. Ce n'est certes pas la première fois dans l'histoire qu'Internet joue un rôle au sein des mouvements sociaux, et nous pensons en avoir, dans ce volume, analysé bien des exemples. Mais avec les événements de Tunisie, d'Égypte, du Bahreïn, du Yémen, de la Syrie, le monde entier a été témoin d'une forme de détournement d'usage. Car il est peu probable que Mark Zuckerberg, aussi talentueux soit-il, ait jamais imaginé que son réseau, au départ strictement universitaire, soit un jour le vecteur d'une révolution. Il est trop tôt sans doute pour faire l'analyse du rôle exact des médias sociaux dans les révolutions arabes. Nous nous contenterons donc de quelques réflexions, en attendant d'autres études que le temps mûrira.

On peut sans se tromper affirmer que les médias sociaux, et plus généralement le web et ses diverses déclinaisons – blogs, espaces partagés comme Youtube ou Dailymotion, mails, etc. – ont joué un quadruple rôle : d'abord, celui de proposer un espace de liberté à des expressions ordinairement bridées, une possibilité de contournement de la censure ; ensuite celui de point de ralliement virtuel permettant d'appeler au rassemblement ou à la manifestation, dans le réel (le « créer un événement » de Facebook) ; celui lié au pré-

cèdent mais qui n'est pas tout à fait de même nature de diffusion mondiale de l'information en temps quasi-réel ; enfin et peut-être surtout – c'est sans doute cet aspect-là qu'il faudra explorer – le rôle d'espace de construction d'une communauté virtuelle ou plutôt d'une « communauté imaginée », pour paraphraser Benedict Anderson, qui transcende les frontières désormais étroites du national, et vient à bout, au cœur du moment révolutionnaire, des habituels clivages sociaux.

Que les médias sociaux aient pu être un espace de liberté sous des régimes autoritaires n'allait pas de soi. Cela a été rendu possible pour deux raisons : d'une part, le développement des technologies numériques dans le monde arabe, où une personne sur cinq est désormais connectée¹, et où les blogs sont en croissance exponentielle². La deuxième raison, que l'on avance ici avec précaution, est peut-être le retard pris par les appareils policiers de ces mêmes régimes dans la surveillance du web, voir même leur impossibilité à percevoir le danger ou à contrôler un certain type d'expression. Le langage des blogs peut être subversif, sans être pour autant directement politique. A travers eux peuvent s'exprimer des désirs d'un autre ordre sans qu'il y ait là matière à une censure directe. À la sclérose des pouvoirs correspondait sans doute aussi la sclérose de ses agents, habitués à contrôler les vecteurs d'expression traditionnels, comme la presse, et incapables de déchiffrer les nouvelles grammaires de la contestation. En ce sens, les blogs ont pu contribuer, sur un mode infra-politique, à la fabrique d'un social alternatif, à la production d'une contre-culture. Ils ont pu permettre une parole libérée qui a facilité et préparé le passage à une expression clairement politique dont les médias sociaux se sont, à leur tour, fait les vecteurs, devenant ainsi le lieu d'une véritable « cyber-guerilla³ ». Le web de la diaspora a aussi, semble-t-il, joué un rôle considérable, de même que l'utilisation d'adresses européennes pour échapper aux censeurs. On ne peut ici que souligner, une fois de plus, ce paradoxe. D'une part, l'internet démultiplie les possibilités de contrôle des faits et gestes de tout un chacun, et d'autre part, il ouvre des espaces qui permettent, mieux que les médias traditionnels, d'échapper à la vigilance des censeurs.

L'appel à manifester et sa diffusion *via* Internet et les réseaux n'est évidemment pas l'apanage des seules révolutions arabes. Pour ne parler que de l'actualité la plus récente et d'événements politiques et sociaux, les indignés grecs, espagnols, portugais ou américains en ont fait largement usage, de même que

1. Gonzales-Quijano Yves, « Facebook contre les dictatures », *Les collections de l'histoire*, n° 52, p. 86.

2. Id., « Communautés virtuelles de la toile arabe », in Gonzales-Quijano Yves et Guaaybess Tourya (dir.), *Les arabes parlent aux arabes. La révolution de l'information dans le monde arabe*, Arles, Sindbad/Actes Sud, 2009.

3. Voir notamment Dakhli Leyla, « Une lecture de la révolution tunisienne », *Le mouvement social*, n° 236, juillet-septembre 2011, p. 89-103.

les étudiants chiliens. Les réseaux sociaux, espaces de diffusion d'événements amicaux, festifs ou professionnels sont devenus un outil à part entière de la contestation sociale. Mais ils sont devenus aussi un des vecteurs de propagation de la révolte, d'un pays à l'autre. Ils sont devenus, comme en Syrie, l'unique moyen d'information sur celle-ci. Certaines images ont fait le tour du monde, qu'elles soient celles des manifestations ou celles des exactions des forces de répression. Dans ce deuxième cas, elles sont devenues, dans les temps mêmes où elles étaient produites, des preuves à charge rendant vains les mensonges des pouvoirs. Preuves à charge dans le présent et peut-être aussi pour un futur de possibles procès. Le pouvoir du web et le pouvoir de l'image cumulés ont nourri les indignations, donné aux révoltés, s'il en était besoin, une incontestable légitimité, et aux révolutions leurs martyrs.

L'effet diffusion en temps réel des informations n'est pas tout à fait nouveau puisque radio et télévision ont le même pouvoir d'abolir les distances et le temps. Mais il est ici démultiplié de même que sont démultipliés les points de vue – au sens littéral du terme – sur les événements. Ces révolutions, *via* Facebook et autres médias produisent leurs archives en même temps qu'elles se produisent elles-mêmes. Elles offrent au futur historien d'innombrables regards et d'innombrables voix sur l'événement, loin de l'univocité des archives officielles, dont certaines, semble-t-il, n'ont pas alors échappé à la destruction. Et l'on peut ici citer Iman Farag : « Quand l'historien récupérera l'ensemble, demain ou dans un demi-siècle, et pour peu que la mémoire du web tienne ses promesses, une partie de ces traces aura produit et portera peut-être la marque de leurs usages sociaux innombrables⁴. »

Nous ne nous avancerons pas, car cela serait prématuré, et bien que ce soit là sans doute le plus important sur l'analyse de cette « communauté imaginée » qui préexiste au réseau Facebook, que le réseau Facebook, paradoxalement, matérialise, rend plus nette. Facebook et ses usages tracent une sorte de cartographie de valeurs et/ou sensibilités partagées. Être ami sur Facebook ou le fameux « J'aime » signifie que, comme dans l'amitié « réelle », on partage quelque chose, on pense ensemble d'une certaine manière. Or, partager des modes de pensée est rien moins que virtuel et contribue à produire la réalité. En ce sens, la communauté Facebook n'est pas moins réelle que la communauté que dessine, par exemple, l'adhésion à un parti ou un syndicat. Elle peut être aussi communauté militante.

Pourquoi ce détour par les révolutions arabes ? Il s'agit bien sûr du rôle de l'Internet. Le réseau des réseaux est très présent dans les contributions de ce volume. Il est présent dans la mobilisation des buralistes (Frau), dans les pétitions citoyennes (Carrara), à travers les SIG dans la défense du territoire

4. Farag Iman, « En marge de la révolution égyptienne : écrire l'histoire ou sauver la mémoire ? », *Mouvements*, n° 66, été 2011, p. 46.

des « nations premières »; il est moyen d'expression des antagonismes politiques en Irlande du Nord (Hare) ou celui des malades du Sida (Célérier); il est médium d'une nouvelle figure militante, mixte du hacker, de l'activiste et de l'artiste (Pereira); il donne à un engagement citoyen « ordinaire » une visibilité médiatique (Colomb); il permet des dissidences (Avanza); il est le vecteur d'une nouvelle textualité (Hare, Célérier); il a engendré la communauté mondiale du « libre » (Mosca, Couture). Mais sa force tient aussi à l'intégration qu'il fait de médias qui lui ont préexisté: radio, télévision, vidéo dont l'usage, en tout cas pour les deux premiers, nécessitait des compétences professionnelles qu'Internet ne rend plus si nécessaires. Si les expériences des radios de lutte (Hayes), d'audiovisuel (Barthonnat) mettaient obligatoirement à contribution des techniciens qui pouvaient eux-mêmes être ou non militants, Internet ne l'exige pas et a contribué, au contraire, à une redéfinition de la notion d'expert. Mais son usage, néanmoins, bien que ne nécessitant pas des savoirs professionnels, implique une redistribution des compétences et une redéfinition des hiérarchies militantes, qu'il vienne en surcroît d'autres outils de la panoplie militante (Brodiez, Avanza) ou que l'action militante s'organise autour de lui (Célérier, Carrara, Frau, Colomb, Mosca, Couture). Et c'est là que se trouve le vrai clivage dans ce volume: quand Internet vient en sus ou en plus d'autres pratiques, il ne remet pas en cause les habitudes militantes. Son usage permet surtout l'expression de dissidences. Quand, en revanche, la structure ou le mouvement naît avec et par lui, on a alors affaire à une tout autre grammaire (Pereira).

Il est un point central où se rejoint ce qui est en jeu dans les révolutions arabes et dans les pages de ce livre. C'est celui de la nouveauté. L'internet est relativement récent. Radicalités, dissidences, ou paroles en marge s'expriment d'autant plus librement que l'outil est nouveau et que l'on n'en a pas exploré toutes les possibilités. La nouveauté de l'outil, qu'il s'agisse d'audiovisuel, de radios libres et/ou de luttes, ou du réseau des réseaux, lui confère une forme de souplesse d'usage qui permet et encourage toutes les altérités, et/ou expressions minoritaires. L'inventivité dissidente ou révolutionnaire va ici de pair avec l'inventivité de l'usage qui est fait du média, sans que l'on puisse déterminer les causes et les conséquences. On pourrait donc poser cette question finale: la radicalité des désirs n'implique-t-elle pas l'inventivité dans l'usage médiatique? Après la radio et la télévision, Internet n'est-il pas aujourd'hui cet outil par excellence de production de la rupture et d'invention d'un nouveau langage? Toute révolution, tout mouvement social radical invente son écriture, où le signifié (les aspirations révolutionnaires) et le signifiant (l'écriture médiatique) sont indissociables, et se nourrissent l'un de l'autre. Les révolutions du XXI^e siècle seront numériques ou ne seront pas.

Françoise Blum